



Clio. Femmes, Genre, Histoire

4 | 1996

Le temps des jeunes filles

Le corps de la jeune fille. Regards de clercs sur l'adolescente aux XIIe-XIVe siècles

Didier Lett



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clio/432>

DOI : 10.4000/clio.432

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 1996

ISBN : 2-85816-297-2

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Didier Lett, « Le corps de la jeune fille. Regards de clercs sur l'adolescente aux XIIe-XIVe siècles », *Clio. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 4 | 1996, mis en ligne le 01 janvier 2005, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/clio/432> ; DOI : 10.4000/clio.432

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2019.

Tous droits réservés

Le corps de la jeune fille. Regards de clercs sur l'adolescente aux XIIe-XIVe siècles

Didier Lett

- 1 L'adolescence médiévale a été peu étudiée. On l'a appréhendée principalement à partir de deux types de documentation. D'une part, les contrats d'apprentissage du bas Moyen Âge qui fournissent des informations sur des jeunes hommes et des jeunes filles placés dans une autre famille pour apprendre un métier¹. D'autre part, les *vitæ* qui présentent l'adolescence du saint ou de la sainte comme un moment de forte tension avec les parents et une étape fondamentale sur le chemin de la sainteté².
- 2 Ces deux approches ont l'immense mérite d'attirer l'attention des médiévistes sur un groupe d'âge spécifique entre l'enfance et le monde adulte où se jouent et se construisent l'identité et l'autonomie de l'individu, et de montrer que l'adolescence n'est pas seulement une donnée biologique mais également un concept culturel et historique. Cependant, les contrats d'apprentissage limitent la perception de l'adolescence à une forme de dépendance économique d'individus en dehors de leur cadre familial initial et sont relativement avares d'informations concernant les jeunes filles. L'hagiographie, quant à elle, présente un *adulescens-senex*, tout à fait hors du commun. Le saint-adolescent est d'abord un saint avant d'être un adolescent. La rupture avec les parents charnels, qui est certes annoncée durant l'enfance mais qui éclate à l'adolescence, est un *topos* hagiographique. Elle est un passage obligé sur le chemin qui mène à la sainteté et nous apprend moins sur la rébellion adolescente que sur l'opposition entre deux valeurs culturelles. Le rejet de la parenté terrestre traduit plus l'affirmation définitive de la sainteté, c'est-à-dire de l'identité que le saint porte en lui « par nature », que la recherche d'une identité propre à l'adolescence³.
- 3 Il convient donc, pour affiner notre perception de l'adolescence médiévale, de multiplier les points de vue à partir d'autres types de sources. C'est pourquoi nous proposons une troisième approche qui consiste à éclairer les fonctions narratives et les qualités

attribuées ou perçues des adolescentes, essentiellement à partir des récits de miracles et des fabliaux des XIIIe-XIVe siècles. L'avantage de ce type de documentation est de mettre souvent en scène des jeunes filles⁴ de milieux sociaux variés, non plus hors de leur famille d'origine ou en état de la quitter, mais entourées de leurs parents et de leurs frères et sœurs.

- 4 Même si ces récits, pour être crédibles et transmettre le message souhaité, ont un fort ancrage dans la réalité, ils permettent surtout d'observer les rôles que les clercs ont distribué aux « personnages-adolescentes », les vices et les vertus qu'ils leur attribuent. En d'autres termes, la question qui nous préoccupe est : quels sont, dans ces récits servant le discours ecclésiastique, les marqueurs de l'adolescence féminine ?
- 5 La réponse est à chercher en observant le vocabulaire utilisé pour désigner la jeune fille, en mesurant son degré d'autonomie dans le processus miraculeux, en étudiant les relations qu'elle entretient avec ses parents et en observant ses principales qualités. À travers cet itinéraire de recherche qui dévoile des regards de clercs sur l'adolescente fortement contrastés, nous verrons que le corps de la jeune fille est toujours au centre des préoccupations.
- 6 Puella et virgo
- 7 Le terme médiéval *adulescens* existe, mais il s'applique à une tranche d'âge beaucoup plus large que l'adolescence contemporaine. Depuis saint Augustin et Bède le Vénérable, ce vocable désigne, dans le discours normatif sur les âges de la vie, les individus entre quatorze et vingt-huit ans⁵, vague jeunesse qui précède et s'oppose à l'âge de la maturité⁶. Le mariage très précoce des jeunes filles de l'époque médiévale⁷ interdit d'évoquer une adolescence féminine qui prendrait fin aux alentours de la trentaine⁸. À cet âge, il y a bien longtemps que la femme est mère et arrivée à sa pleine maturité. C'est pour cette raison historique que l'adolescence féminine médiévale doit être considérée dans sa définition biologique et psychologique, à savoir une période qui va de la puberté à la fin de la maturation sexuelle et de la croissance, soit entre douze et seize-dix-sept ans environ⁹.
- 8 Dans les *miracula* latins des XIIe-XIIIe siècles, les jeunes filles âgées de douze à seize ans sont toutes désignées par les termes *puella* (2/3) et *virgo* (1/3)¹⁰. Même si ces deux vocables peuvent s'appliquer à presque tous les âges¹¹, l'adolescence féminine est le seul groupe d'âge pour lequel deux termes se partagent le monopole des désignations¹². Sur 33 mentions de *puella* accompagnées d'un âge noté, plus de la moitié (18) renvoient à des filles de plus de douze ans. Dans les *Miracles de Thomas Becket* racontés par Benedict de Peterborough¹³, les adolescentes entre treize et seize ans (âge noté) sont désignées par le terme *puella* dans 95 % des cas.
- 9 Parce que les mots *puella* ou *virgo* s'emploient aussi pour d'autres âges, l'hagiographe peut leur accoler, par souci de précision, le vocabulaire de « l'adolescence ». La jeune fille peut être « à peine adolescente » (*adulescentula virgo*), ou « déjà entrée dans les années de l'adolescence » (*adulescentiæ jam annos ingressa*) ou « déjà entrée dans les années de la puberté » (*annos jam pubertatis ingressa*) ou encore, infirme « depuis la fleur de l'adolescence » (*ab adulescentie flore*).
- 10 Dans les récits de miracles ou dans les fabliaux rédigés en ancien français, ce sont les termes « pucelle » et « pucelette » qui s'imposent pour désigner la jeune fille. Mots qui renvoient sans doute à l'état de celle qui n'a jamais été mariée, mais qui servent aussi de marqueurs de catégories sociales (comme « valet » pour le jeune homme) désignant également des serviteurs et des personnes de rang inférieur.

- 11 L'autonomie dans le processus miraculeux
- 12 Si la dépendance participe à la définition de l'enfance, le degré d'autonomie d'un jeune individu dans le récit est un bon indicateur d'adolescence. Il se perçoit d'abord par l'utilisation du prénom par l'hagiographe au cours de la narration. Dans les *Miracles de saint Louis* racontés par Guillaume de Saint-Pathus¹⁴, le prénom ne représente qu'à peine 9 % du vocabulaire servant à désigner les enfants de moins de trois ans. Pour ceux qui sont âgés de trois à sept ans il est utilisé à moins de 32 %. Avant l'« âge de raison » (*aetas discretionis*), Guillaume de Saint-Pathus préfère utiliser « le dit enfan » ou « la dite pucelle », alors même que le prénom de ces jeunes miraculés est connu de l'hagiographe. Pour les enfants âgés de sept à douze ans, le prénom représente près de 53 % des mentions. Pour les plus de douze ans, il est employé dans 94 % des cas, pourcentage qui se rapproche de celui des adultes puisque, dans ce recueil, ces derniers sont tous appelés par leur prénom. Cette règle s'observe aussi dans les *Miracles de Notre-Dame de Chartres* rédigés au milieu du XIIIe siècle¹⁵. Sur huit prénoms utilisés pour désigner des enfants, sept renvoient à des individus âgés de plus de douze ans.
- 13 Dans ces récits, le prénom de la jeune fille, comme celui du jeune homme devient, au-delà de douze ans, un marqueur solide de l'identité. C'est aussi à partir de cet âge que l'adolescente entre seule dans le récit, c'est-à-dire qu'elle est présentée au début de l'unité narrative sans la mention d'un lien de filiation (« fille de untel »), même si c'est dans une moindre proportion que le garçon¹⁶.
- 14 Mais surtout, la jeune fille commence à participer activement à la dynamique miraculeuse. En particulier, dans près des trois quarts des cas, c'est elle qui déclenche le processus qui va amener la guérison en invoquant le nom du saint et en faisant la promesse de lui offrir un présent en échange de son intercession bienveillante. À titre de comparaison, notons que les enfants âgés de sept à douze ans ne sont que 27 % à invoquer pour obtenir un miracle pour eux-même et les adultes 93 %.
- 15 Il est remarquable de constater que la jeune fille, dans ce secteur du récit, devient autonome beaucoup plus tôt que l'adolescent puisque celui-ci n'invoque que dans 52 % des cas. L'instant de l'invocation est un des rares moments où l'on peut entendre la voix de l'adolescente. Muette dans les autres secteurs du récit, la jeune fille des *miracula* respecte déjà le précepte de saint Paul qui lui interdit de parler dans les assemblées. Elle ne doit utiliser sa parole que pour Dieu.
- 16 Les jeunes filles, contrairement aux groupes d'âges précédents, sont des témoins à part entière. La grande majorité des récits de miracles étudiés a été rédigé après enquête. La manière dont l'hagiographe rapporte les faits est très dépendante des dépositions qu'il a entendues. La presque totalité des miraculés adultes, sauf lorsqu'ils sont décédés ou ont disparu au moment de l'interrogatoire, ont été entendus. Pour les miracles concernant des enfants et des adolescents, il est fondamental d'observer si le témoignage émane du miraculé lui-même ou de ses parents. On constate que les enquêteurs des XIIe-XIIIe siècles peuvent interroger des enfants très jeunes (quatre ou cinq ans parfois). Mais ce questionnement ne sert qu'à confirmer ce que l'on sait et en aucun cas il n'apporte une information nouvelle. La mémoire et la parole d'enfants si jeunes ne peuvent être seules prises en compte par les inquisiteurs. Aussi, la description de la guérison d'une fillette ou d'un garçon très jeunes est-elle rapportée à travers les dires de la mère ou du père.
- 17 En revanche, non seulement les jeunes filles sont interrogées, mais c'est à partir de leur déposition que se construit le récit de l'hagiographe. À la fin du XIIIe siècle, Adete, qui a

plus de quinze ans au moment de l'enquête, a été interrogée et ce qu'elle a rapporté a été noté et a servi de base au récit¹⁷. Lorsque le miracle se produit, elle est seule près du tombeau. C'est elle qui relate ce qu'elle ressent : « Adete sentit donc qu'elle était un peu soulagée bien qu'elle éprouva une grande douleur dans ses jambes et dans ses genoux... ».

- 18 Lorsqu'un siècle plus tôt (vers 1174) Benedict de Peterborough rapporte la tentative de suicide d'une adolescente de treize ans et sa sauvegarde par Thomas Becket, il mentionne qu'il a entendu les parents de la miraculée, les voisins et également la jeune fille¹⁸. William de Cantorbéry, qui relate le même événement (sans dévoiler cependant ses sources), semble même accorder plus de crédit à la déposition de l'adolescente, car c'est manifestement à partir de son témoignage qu'il a élaboré son récit¹⁹.
- 19 Enfin, il est un autre signe qui manifeste l'autonomie du personnage-adolescente dans les récits de miracles et qui marque bien que l'enfance est finie : l'inversion des rôles ; la jeune fille décide ou invoque le saint pour un membre de sa famille, elle prend en charge tout ou partie du miracle concernant une autre personne. L'âge n'est certes pas le seul critère qui préside à ce renversement des rôles. Cette inversion s'observe chez les filles dont les parents, pour une raison ou pour une autre, sont « carents », chez celles à qui le destin a volé leur enfance ou l'a dissipée précocement. Le récit de miracles présentant une famille à un moment critique de son existence lorsque l'un des deux parents est malade, a tendance à montrer que l'inversion des rôles peut se produire alors que l'âge de l'enfant est relativement bas. Aelis, par exemple, est âgée d'un peu plus de huit ans lorsqu'elle accompagne sa mère malade au sanctuaire de saint Louis et prie avec elle²⁰. Mais les nombreux récits mettant en scène des enfants dont le père ou la mère est malade et qui jouent un rôle important, présentent surtout des adolescentes. Une jeune fille « nus piez et en langes (en vêtement de laine brute) » accompagne sa mère infirme au sanctuaire et demeure au moins quatre jours avec elle près du tombeau²¹.
- 20 Cette fonction centrale de l'adolescente (souvent la sœur aînée) au sein de la famille médiévale ne se perçoit pas seulement lors de ces moments critiques de l'existence. L'aînée, même si elle est encore très jeune, garde le cadet ou le benjamin au berceau²², ou raccommode la fibule décousue du manteau de sa petite sœur²³. Pour des raisons socio-économiques ou à la suite d'un handicap parental, elle joue un grand rôle auprès des autres membres de la fratrie. Si la mère a beaucoup d'enfants ou si elle est malade et sans ressources, la sœur aînée est amenée, dans le récit de miracles et sans aucun doute dans la réalité, à prendre des responsabilités très tôt. Emmeline (âgée de plus de neuf ans), aînée d'au moins cinq enfants, a une mère aveugle à qui elle doit donner à manger et à boire et qu'elle conduit par les rues, à l'église de sa paroisse et enfin au sanctuaire de Saint-Denis. C'est elle qui donne régulièrement le bain à ses petits frères²⁴.
- 21 On le voit l'adolescente, dans les récits de miracles possède certaines caractéristiques propres à son âge, à son sexe et à son rang dans la fratrie. Les rôles qu'elle joue dans le processus miraculeux ne sont plus ceux d'une enfant, mais ne sont pas encore ceux d'une femme. Contrairement à l'adolescente que l'on peut entrevoir dans les contrats d'apprentissage, sous la dépendance du maître qui l'instruit et de ses parents qui paient pour sa formation, la jeune fille des récits de miracles manifeste une grande autonomie. Indépendance qui n'a de raison d'être que parce qu'elle sert Dieu.
- 22 Une jeune fille soumise à l'autorité parentale
- 23 La fin de l'enfance correspond souvent à une période de tensions avec les parents. Selon Barbara A. Hanawalt, quelle que soit l'époque considérée, le conflit avec les adultes est la

principale caractéristique de l'adolescence²⁵. Dans les fabliaux, quelques adolescents s'opposent aux décisions parentales, mais jamais les adolescentes qui acceptent sans mot dire le choix paternel. La jeune fille, héroïne du fabliau intitulé le *Vair Palefroi*, apprend le refus de son père de la marier au chevalier qu'elle aime ; elle ne se révolte pas :

... je ne peux rien faire, pas même sortir de cette maison. Il me faudra rester et supporter la volonté de mon père. Rien ne peut me pousser à m'opposer à lui²⁶.

- 24 Dans la même situation, une autre jeune fille dit à son père : « Père, je ferai votre volonté », et ajoute au prêtre qui la marie : « Je n'ose contredire mon père et je lui reste fidèle. Malheureuse, j'épouserai donc mon mari malgré moi »²⁷.
- 25 Dans les récits de miracles, rares sont également les cas de tension avec les parents, car le temps de l'accident, de la maladie et du miracle est rarement propice au conflit de générations²⁸. Même lorsque le père est absent du récit, la soumission de la fille à la mère et parfois à ses frères est grande. Au début du XIIIe siècle, une jeune fille de Gloucester a perdu l'usage d'un œil depuis l'âge de trois ans, parce que sa mère, par accident, lui a jeté une croûte de pain. Une nuit, alors qu'elle est âgée de dix-huit ans, la Vierge lui apparaît dans son sommeil et lui intime l'ordre de se rendre à Worcester au sanctuaire de saint Wulfstan afin de recouvrer la vue. Lorsqu'elle rapporte son rêve à sa mère et à ses frères, ils se moquent d'elle et finissent par lui dire : « Fille, reste chez toi ! ». Ce n'est qu'après un an de résignation face à sa famille qui continue à se moquer de sa foi en un saint non local, qu'elle décide malgré tout de se rendre seule et par ses propres moyens au tombeau de saint Wulfstan où elle guérit²⁹.
- 26 Cette infraction à l'autorité maternelle et fraternelle (les frères ont ici d'autant plus de pouvoir que le père est absent du récit) s'est opérée après beaucoup d'hésitations. Elle est, bien entendu, légitimée par la foi. Les conseils donnés par la mère et les frères en disent long également sur le type de comportement auquel doit se conformer la jeune fille. Elle doit rester à la maison et se taire.
- 27 Sédentaire et muette
- 28 Avant l'âge de dix-douze ans, les lieux de l'enfance féminine et masculine se distinguent mal. En revanche, lorsqu'ils entrent dans l'adolescence, les personnages commencent à évoluer dans des espaces différents. La jeune fille se perçoit surtout à la maison, signe d'une féminité qui s'affirme et du respect de la parole masculine. Gilles de Rome, aristotélicien de la fin du XIIIe siècle, conseille que « les femmes et même les « pucelles » sont plus dans leur maison que dehors et ne doivent pas faire les œuvres qui appartiennent à toute la communauté »³⁰. Cette très forte sédentarité se remarque aussi bien dans les récits de miracles, où les rares accidents dont la jeune fille est victime se déroulent dans un espace domestique ou péri-domestique³¹, que dans les fabliaux où la « pucelle » est presque toujours visitée, dans la maison parentale, par les autres personnages du récit³². Elle explique aussi en partie pourquoi, contrairement là encore au jeune homme du même âge, les jeunes filles sont très rarement en groupe.
- 29 Dans les fabliaux, il est des personnages loquaces, qui présentent une certaine épaisseur, et d'autres silencieux, à la faible présence. L'adolescent entre souvent dans la narration avec fracas. Sa démesure en fait un personnage actif qui mène le jeu. La parole du *puer* est également un élément fondamental du récit. En revanche, les « pucelles » se caractérisent toutes par une absence totale de personnalité. Elles sont des êtres passifs, instruments de la narration. Marie-Thérèse Lorcin remarque qu'« il est significatif que dans des fabliaux

d'une bonne longueur, où le personnage de la jeune fille joue un rôle important, ce soit le seul qui ne parle pas »³³.

- 30 Comme le rappelle Guillaume de Saint-Pathus, une jeune fille doit être « discrète en paroles et en faits et modérée »³⁴. Un siècle plus tard, le Chevalier de la Tour Landry, conseillant ses filles, insiste aussi beaucoup sur la nécessité, pour les adolescentes, de parler avec modération, car « qui parle trop ne peut pas toujours dire de sages paroles »³⁵. Dans le fabliau, *L'Escureuil*, voici les conseils donnés par une mère à sa jeune fille de quinze ans :

Ma fille, dit la mère, ne soyez ni trop bavarde ni trop conteuse. N'ayez pas trop l'habitude de parler, car cela peut aller mal pour une femme quand on l'entend parler plus qu'elle ne doit. C'est pour cela que chacune devrait se garder de parler follement.³⁶

- 31 Même dans les situations les plus dramatiques, elle se tait. Dans *Du prêtre et d'Alison*³⁷, la mère et la servante mènent l'action. Elles font croire au prêtre désireux de déflorer la jeune Marion de douze ans qu'il va arriver à ses fins et en profitent pour lui soutirer des cadeaux et de l'argent, puis le faire rouer de coups par le voisinage lorsqu'il est découvert avec Alison la prostituée qui a été substituée à Marion. Jamais les réactions de cette dernière ne sont décrites. Sa mère l'a-t-elle, au préalable, informée de la ruse, du rôle qu'elle doit jouer ? Comment réagit-elle à la fin du repas lorsque le prêtre et sa mère discutent le prix de ses charmes ? Elle assiste, silencieuse, à toutes les tractations de sa mère et du curé. Sans consistance, muette, elle est le personnage-appât du récit. C'est le cas également pour la fille de Gombert qui est abusée pendant la nuit par l'un des deux clercs, hôtes de son père, sans que nous soyons rapportés ses sentiments³⁸. La « pucelle » des fabliaux est un instrument de la narration sans aucune épaisseur.

- 32 La mère et le corps de la jeune fille

- 33 Dans les récits de miracles comme dans les fabliaux, lorsque la fille grandit, le père se fait moins présent, réapparaissant souvent au moment du mariage. Au contraire, la mère demeure la principale éducatrice. *La Dame Ecoillée* donne toute une série de conseils à sa fille avant son mariage. Comme tout le fabliau est à lire « à l'envers », ceux-ci sont, très exactement, « ce qu'il ne faut pas faire » ; on peut donc, *a contrario*, deviner les conseils éducatifs :

Belle fille, levez la tête, soyez fière envers votre maître. Prenez modèle sur votre mère qui contredit toujours votre père. [...] Si vous voulez avoir de l'honneur, contredisez votre maître. Mettez-le derrière et vous devant. Faites peu de cas de sa volonté³⁹.

- 34 Lorsqu'elle ne transmet pas à sa fille les connaissances qui lui seront indispensables dans sa vie de femme, la mère n'assume pas complètement sa fonction de reproduction. Dans le fabliau *De l'Escureuil*, la mère éduque sa fille en lui interdisant de nommer le sexe des hommes. Cet interdit excite la curiosité de la jeune fille qui ne cesse de demander à sa mère comment s'appelle ce que l'homme porte pendant ». Lorsqu'elle apprend que cela se nomme un « vit », elle est heureuse et, à l'envi, ne cesse de répéter le mot nouveau. La mère dépitée de la réaction de sa fille se retire en larmes. Un jeune homme, profitant de son ignorance, abuse de l'adolescente. La morale est une sévère critique de la mauvaise éducation maternelle :

Par ce fabliau, je veux enseigner que certains croient bien conseiller à leur fille de dire folie. Mais plus on l'instruit, plus on la met dans la voie de mal faire, que Dieu soit mon témoin⁴⁰.

- 35 L'auteur condamne ce type d'éducation parentale. Selon lui, le refus maternel d'éducation sexuelle peut avoir des conséquences très graves puisque les hommes pourront profiter de l'ignorance de la jeune fille. Voilà donc un auteur de fabliau qui, de manière implicite, appelle les mères à faire l'éducation sexuelle de leur fille afin d'éviter de tels accidents. Vincent de Beauvais, d'ailleurs, propose que les parents donnent une certaine éducation sexuelle aux jeunes filles « non pour l'amour du plaisir », mais uniquement pour les rendre capables de satisfaire leur futur époux⁴¹.
- 36 Même mariée, la jeune fille peut encore avoir besoin de sa mère. Dans un fabliau le jour de son mariage, le vilain (toujours un personnage d'une grande crédulité dans les fabliaux) veut faire l'amour avec sa jeune épouse, mais celle-ci, préférant réserver ses avantages à d'éventuels amants, n'a pas envie de le satisfaire. Elle lui dit donc qu'elle a laissé son sexe au pied du lit de sa mère : « Vous ne pourrez trouver mon “con”. [...] Il est caché au pied du lit de ma mère où je l'ai laissé ce matin »⁴². Le jeune époux accourt aussitôt au domicile de sa belle-mère qui, comprenant rapidement qu'il s'agit là d'une ruse trouvée par sa fille pour tromper son mari, couvre le mensonge et aide cette dernière à réaliser ses desseins.
- 37 À travers cet exemple, on voit clairement que l'intensité du lien mère-adolescente inquiète beaucoup les hommes d'Église, car il s'entretient à l'insu des hommes et est soupçonné de véhiculer des « secrets de bonnes femmes ». Ce rôle maternel de reproduction est essentiel. Il renvoie à un archétype des sociétés anciennes, celui de « la fonction de la vieille femme » qui « est de détenir l'art érotique dont les ultimes secrets ne sont jamais dévoilés »⁴³. La mère, dans les fabliaux, est celle qui dispense des connaissances en matière sexuelle et qui commence à enseigner à sa fille les ruses qui font la force des femmes. Le contrôle du corps de la jeune fille par la mère est perçu par les clercs comme un danger, une menace pour tromper les hommes.
- 38 Objet de fantasme des fabulistes
- 39 Dans les fabliaux, c'est le contraste entre le corps déjà attirant de la jeune fille et sa naïveté sur les choses de l'amour qui est à l'origine de la narration et qui fournit prétexte à rire et occasion pour les fabulistes de fantasmer. Comment son corps est-il décrit ? Observons, pour y répondre, le portrait que Guillaume le Normand dresse de Marion (douze ans) dans *Du prêtre et d'Alison*⁴⁴ :
- C'était une jolie pucelle qui n'avait pas plus de douze ans ; Marion portait dans ses bras belle et cresson cueilli en fontaine, mouillant sa chemise de lin. Jamais, je ne vis plus courtoise que cette fille de bourgeoise, ni mieux apprise, en vérité. [...] Bien élevée, la gorge blanche, elle était belle simple et sage⁴⁵ [...] Et le chapelain tout heureux couvait des yeux la pucelette dont la récente mamelette s'arrondissait comme une pomme.
- 40 Ce type de descriptions très sensuelles des adolescentes est fréquent dans les fabliaux⁴⁶. On assiste parfois à une véritable glorification de l'amour pour les « pucelles », comme dans *Gombert et les deux clercs* :
- ...et je vous dis qu'amour de pucelle,
quant un cœur parfait s'y est adonné,
est noble par-dessus tout autre amour,
tout comme l'autour à côté d'un tiercelet !⁴⁷
- 41 Les sources médicales prodiguent des conseils pour choisir les femmes les plus sensuelles, qui correspondent tout à fait à ces jeunes filles de la littérature des fabliaux. Écoutons, par exemple, Michel Scot (mort en 1235) dans sa *Physionomia*, qu'il dédie à Frédéric II et

dans laquelle il discute les critères à adopter pour bien choisir les femmes de harem : les meilleures qualités se trouvent chez les filles de plus de douze ans qui ont perdu leur virginité. Ce sont elles qui ont le plus fort degré de chaleur. Michel Scot vante leurs seins petits et fermes, leur système pileux fourni aux endroits appropriés et leur teint coloré. Mais aussi leur insolence, leur peu de piété, leur capacité à s'enivrer, à s'amuser et leur désir insatiable. D'autre part, leur sang menstruel est peu abondant et, comme elles sont réglées de manière désordonnée, elles se trouvent rarement enceintes⁴⁸.

- 42 L'image que les fabliaux donnent de l'adolescente, être passif, sensuel, désiré, convoité, parfois violé, contraste avec celle des hagiographes pour lesquels la jeune fille doit être louée pour sa virginité.
- 43 Sauvegarder la virginité de la jeune fille
- 44 Dans les récits de miracles, comme dans les *vitæ*, les hagiographes vantent toujours la virginité de la jeune fille. Dès le début du Moyen Âge, cette vertu appartient au paradigme des martyres adolescentes⁴⁹. La virginité comme l'innocence ont une signification autre. Ce sont deux qualités qui représentent un état de grande pureté, une absence de souillure par le péché. Au haut Moyen Âge, la définition de la virginité est surtout physiologique. Au XIIIe siècle, la tendance à interpréter la virginité en termes moraux et psychologiques s'accroît⁵⁰. Alors « l'obsession de la virginité, nécessaire prélude au mariage, hante les esprits »⁵¹, résultat de la rencontre entre un modèle savant et un idéal populaire qui s'accordent pour glorifier la vertu des vierges.
- 45 C'est pourquoi, dans les *exempla* ou les récits de miracles, le diable, sous les traits d'un bel adolescent, apparaît fréquemment à la jeune fille pour tester sa résistance à défendre sa virginité. Une jeune adolescente de Dunwich, dès son plus jeune âge, a choisi Dieu ; refusant l'appel de la chair, elle aspire à une vie de célibat, malgré ses nombreux prétendants attirés par sa grande beauté et la richesse de ses parents. En solitaire, elle répète jour et nuit les psaumes qu'on lui a enseignés. Le diable, pour la tenter, lui envoie un incube qu'il transforme « en très beau jeune homme » qui lui déclare sa flamme et lui propose le mariage. Mais la jeune fille persévère et reste « simple et modeste », garde le silence et ferme les yeux en baissant le visage, malgré les incessantes intrusions de l'incube. Alors ce dernier tente d'obtenir par la violence ce qu'il n'a pas pu se procurer par la douceur, le charme et la persuasion. Les parents alertés par ces visites intempestives consultent des prêtres et multiplient messes, prières et aumônes. Finalement, une nuit, la jeune fille a la vision d'un homme aux cheveux blancs et aux habits pontificaux (il s'agit de l'évêque Hebertus, le fondateur de l'église de Norwich) qui la rassure, la félicite de sa chasteté et de sa résistance et lui propose de se rendre au sanctuaire de William de Norwich afin d'être complètement libérée de ces tourments⁵².
- 46 La sauvegarde de la virginité est non seulement une lutte individuelle et quotidienne de la part de la *virgo* mais elle est et doit être l'œuvre de la société chrétienne toute entière qui profite de la présence de jeunes vierges, chastes et vertueuses. Aussi, dans le droit, ces vierges sont-elles particulièrement protégées. Les statuts synodaux placent toujours les viols ou les « rapt de vierges » parmi les crimes les plus graves qui relèvent donc de la compétence de l'évêque. L'article 90 du synodal d'Angers, intitulé « De la défloration des vierges », explique pourquoi la pénitence occasionnée pour un viol de vierge doit être très lourde : « ayant ouvert à ces jeunes filles la voie du péché, il (le coupable) doit craindre d'avoir à porter la responsabilité de tous les péchés qu'elles commettront par débauche charnelle »⁵³. Au Moyen Âge, lorsqu'une jeune fille vierge est violée, c'est le

corps social contrôlé par les hommes qui risque d'être déchiré par pénétration de la luxure féminine. C'est pourquoi la société et l'Église ont œuvré, dès le début du christianisme, pour valoriser l'état de virginité.

- 47 La forte charge spirituelle des adolescentes-vierges qui tient à leur capacité, malgré leur âge de grande chaleur et leur sexe « faible » (éléments qui devraient les pousser vers le péché de chair), à résister aux tentations, en font, comme les tout petits enfants (*infantes*) des intermédiaires privilégiés entre Dieu et les hommes. C'est à elles, par exemple, que William de Norwich (apprenti-tanneur de douze ans qui aurait été tué par les juifs en 1144) apparaît le plus souvent. En 1153, une jeune fille (*virgo*) qui voue à William une dévotion très grande, bénéficie d'une vision nocturne du saint qui lui confie une double mission : elle doit demander au sacristain du sanctuaire de lui confectionner une croix qui devra être mise au pied du tombeau du saint et elle doit aller avertir la mère de William, malade, de son imminente guérison et lui donner l'assurance du paradis après sa mort. Avant de se retirer, William de Norwich encourage la jeune fille à l'aimer encore et lui dit : « Je veux que en m'aimant dans ma virginité, tu gardes intacte la fleur de la tienne et que tu me rendes, à moi qui suis vierge, le pur hommage de ta dévotion virginale »⁵⁴.
- 48 À la même époque, Agnès, dernière fille d'une riche famille très pieuse, est gravement malade. Alitée, elle est secouée plusieurs fois par jour par de violentes douleurs et devient livide. L'entourage qui l'assiste pense qu'elle est arrivée à sa dernière extrémité. Soudain, elle laisse ses bras tomber et ses yeux se ferment. Elle commence à parler à quelqu'un avec beaucoup de vénération. Ceux qui sont autour d'elle, ne voyant pas son interlocuteur, croient qu'elle rêve ou qu'elle délire. Ils se mettent alors à lui poser des questions et la jeune fille répond : elle voit un très beau jeune homme portant une croix qui revêt la robe du prêtre pour célébrer l'office. Elle récite les cantiques et au moment de la lecture de l'Évangile elle se met à crier. Elle reçoit l'Eucharistie puis elle s'adresse au saint, l'invoquant pour qu'il la guérisse. Lorsque ce dernier lui apprend qu'il est William de Norwich, elle tombe à ses pieds. Le saint lui demande de prendre de l'eau bénite et de laver les pieds du crucifix. « Cette eau bénite, ajoute-t-il, ne servira pas seulement à te guérir mais permettra de sauver d'autres malades ». Et il finit par lui donner ce conseil, qui peut apparaître comme l'explication du choix qu'il a fait de cette jeune vierge adolescente pour transmettre un message aux hommes : « Reste dans l'humilité de la virginité... ». Il lui conseille aussi de faire preuve de modération et de fuir le monde⁵⁵.
- 49 Dans ces deux cas, William de Norwich a choisi de jeunes vierges dont l'hagiographe vante au début du récit les qualités de dévotion à l'égard de la foi chrétienne en général et à l'égard du saint en particulier. Il leur confie une mission, la révélation d'un message car, plus sûrement que toutes les autres catégories de la société médiévale, elles peuvent, grâce à leur vertu de pureté, être dignes de cette mission céleste. Mais le saint, avant de les quitter, leur précise que la conservation de leur virginité est la condition *sine qua non* d'un lien privilégié avec lui.
- 50 Ces jeunes adolescentes, et particulièrement Agnès en extase que son entourage interroge, ne sont pas sans faire penser à la jeune vierge de Beaucaire, âgée de onze ans qui, entre juillet et septembre 1211, bénéficie des apparitions répétées de son jeune cousin Guillaume, qui l'a beaucoup aimée de son vivant. Il commence à se manifester trois ou cinq jours après son décès et lui dit : « C'est à toi seule qu'il m'est permis de parler, et c'est par toi seule qu'il m'est permis de faire passer mes réponses aux autres ». Durant deux mois les voisins viennent voir la jeune fille et posent des questions au mort « par la bouche de la jeune fille ». Le revenant de Beaucaire prévient, lui aussi, comme William de

Norwich, que si sa cousine perd sa virginité, il cessera à jamais d'apparaître⁵⁶. C'est bien cette vertu capitale qui fait de la jeune fille un « décodeur de l'au-delà ».

51 Regards de clercs...

52 La perception de l'adolescente par les clercs des XIIe-XIVe siècles repose finalement sur un jeu d'oppositions : autonomie/dépendance, âme naïve/corps provoquant, mutisme/prières et invocation, virginité/sensualité. Cette image contrastée rend compte du regard très ambigu que les clercs portent sur l'adolescente. Paradoxalement, au Moyen Âge, ce sont ceux qui connaissent le moins le sexe féminin et qui s'en méfient le plus, qui sont presque les seuls à en parler. Il en va donc de l'image de l'adolescente comme de celle de la femme ! Dans la jeune fille, objet du discours clérical, déjà commencent à coexister Marie, Ève et Madeleine, c'est-à-dire la vierge, celle qui a causé la perte de l'humanité et, nouvelle promue au XIIe siècle, la pécheresse qui œuvre pour son rachat⁵⁷.

53 Sous le regard des clercs, le temps de la jeune fille est un moment de très forte tension où se joue moins son identité personnelle que l'identité chrétienne de la femme. L'insistance sur la virginité de l'adolescente procède d'une volonté cléricale de rappeler aux fidèles l'image de Marie et traduit l'angoisse profonde de la souillure. L'accent mis sur la sensualité du corps de la jeune fille exprime la peur de la tentation charnelle. Son mutisme révèle la crainte de la parole féminine. Le fabuliste et l'hagiographe qui mettent en scène une adolescente trahissent donc surtout leurs angoisses et la volonté des hommes (d'Église) de contrôler les comportements. La jeune fille doit être silencieuse ou parler à Dieu, rester à la maison ou sortir pour se rendre au sanctuaire, et elle doit protéger sa virginité *ad vitam eternam* ou, à défaut, jusqu'au mariage.

54 Dans la définition de la jeune fille médiévale, le corps est donc un enjeu de toute première importance. On le retrouve dans le vocabulaire utilisé (*virgo*), dans le degré de dépendance parentale (dont le but est de protéger la chasteté de la jeune fille) ou d'autonomie dans le processus miraculeux (pour retrouver l'intégrité corporelle), dans les conseils maternels visant à éduquer le corps pour le protéger des agressions extérieures et dans les vices et les vertus : l'adolescente est à la fois sensuelle et vierge.

BIBLIOGRAPHIE

AJURIAGUERRA de, J.

1979 « L'enfant dans l'histoire ; problèmes psychologiques », *La Psychiatrie de l'enfant*, vol. XXII, 1.

ATKISON, C. W.

1983 « Precious Balsam in a fragile Glass', the Ideology of Virginité in the later Middle Ages », *Journal of Family History*, vol. 8, n° 2, pp. 131-143.

BELL, R. et WEINSTEIN, D.

1982 *Saints and Society : the Two Worlds of Western Christendom, 1000-1700*, Chicago.

BURROW, J. A.

- 1986 *The Ages of Man : A Study in Medieval Writing and Thought*, Oxford.
- CASAGRANDE, C. et VECCHIO, S.
- 1987 *I peccati della Lingua. Disciplina ed etica della parola nella cultura medievale*. Traduction française sous le titre : *Les Péchés de la langue*, Paris, Cerf, 1990.
- DALARUN, J.
- 1991 « Regards de clercs », *Histoire des femmes en Occident*, sous la direction de Georges Duby et Michelle Perrot, t. II, *Le Moyen Âge*, sous la direction de Christiane Klapisch-Zuber, Paris, Plon, pp. 31-54.
- DARLINGTON, R. R. (éd.)
- 1928 *The Vita Wulfstani of William of Malmesbury*, Londres.
- GAUVARD, Cl.
- 1991 « De grace especial », *Crime, État et société en France à la fin du Moyen Âge*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2 vol.
- GERVAIS DE TILBURY
- 1992 *Le Livre des Merveilles*, traduit et édité par A. Duchesne, Paris, Les Belles Lettres.
- GILLES DE ROME
- 1899 *Le Livre du gouvernement des princes* (traduction du *De Regimine principum*), édité par S. Molenaer.
- GOODICH, M.
- 1973 « Childhood and Adolescence among the thirteenth Century Saints », *History of Childhood Quarterly*, t. 1, pp. 285-309.
- 1982 *Vita perfecta : the Ideal of Sainthood in the 13th century*, Action Hiersemann Stuttgart.
- 1989 *From Birth to old Age. The human Life Cycle in medieval Thought, 1250-1350*, New-York-Londres, University of Haïfa.
- GUILLAUME DE SAINT-PATHUS
- 1932 *Les Miracles de saint Louis*, édité par Percival B. Fay, Paris, Champion.
- GUINOT, E. (coord.)
- 1994 « *Ferse grans. Els joves i el seu futur al mon medieval* », *Revista d'Historia Medieval*, Valence, n° 5.
- HANAWALT, B. A. (dir.)
- 1992 « The Evolution of Adolescence in Europe », *Journal of Family History*, Vol. 17, n° 4.
- JACQUART, D. et THOMASSET, Cl.
- 1985 *Sexualité et savoir médical au Moyen Âge*, Paris, PUF.
- JESSOPP, A. et RHODES JAMES, M. (éd.)
- 1896 *Les Miracles de William de Norwich*, Cambridge.
- HERLIHY, D.
- 1985 *Medieval Households*, Cambridge.
- KLAPISCH-ZUBER, Ch.

- 1990 « Le dernier enfant : fécondité et vieillissement chez les Florentines (XIVe-XVe siècles) », *Mélanges offerts à Jacques Dupâquier*, pp. 277-290.
- KUNSTMANN, P. (éd.)
- 1973 *Jean le Marchant, Miracles de Notre-Dame de Chartres*, Ottawa.
- LA TOUR LANDRY (Chevalier de)
- 1854 *Le Livre pour l'enseignement de mes filles*, édité par A. de Montaiglon, Paris.
- LETT, D.
- 1993 « La sorella maggiore “madre sostitutiva” nei Miracoli di san Luigi », *Quaderni Storici*, 83, a. XXVIII, n° 2, Août, n° « Fratello e sorella », a cura di Angiolina Arru e Sofia Boesch Gajano, pp. 341-353.
- 1995 « *Enfances, Église et familles dans l'Occident chrétien entre le milieu du XIIe siècle et le début du XIVe siècle (Perceptions, pratiques et rôles narratifs)* », Thèse de doctorat d'histoire de l'EHESS sous la direction de Ch. Klapisch-Zuber (dactyl.).
- LORCIN, M-Th.
- 1979 *Façons de sentir et de penser, les fabliaux français*, Paris, Champion.
- MICHAUD-FREJAVILLE, Fr.
- 1980 « Contrats d'apprentissage dans l'Orléanais : les enfants au travail (1380-1451) », *L'Enfant au Moyen Âge, Senefiance* n° 9, Aix-en-Provence, publications du CUERMA, pp. 61-72.
- 1982 « Bons et loyaux services : les contrats d'apprentissage en Orléanais (1380-1480) », *Les Entrées dans la vie, initiations et apprentissages. Actes du XIIe Congrès de la Société des Historiens Médiévistes de l'Enseignement Supérieur Public (Nancy 1981)*, Nancy, pp. 183-208.
- 1993 « Enfants orphelins, enfants séparés, enfants élevés : garde et apprentissage des mineurs d'âge à Orléans au XVe siècle », *Éducation, apprentissages, initiation au Moyen Âge. Actes du Ier Colloque International de Montpellier (Université Paul Valéry) de Novembre 1991, Cahiers du CRISIMA* n° 1, Montpellier, pp. 297-308.
- MONTAIGLON de, A. et RAYNAUD, G.
- 1872-1890 *Recueil général et complet des fabliaux des XIIIe et XIVe siècles*, Paris, Librairie des Bibliophiles, 6 volumes, Slatkine Reprints, Genève, 1973, 3 volumes.
- PONTAL, O. (publ. et trad.)
- 1971 *Les Statuts synodaux français du XIIIe siècle*, t. I, *Les Statuts de Paris et le synodal de l'Ouest (XIIIe siècle)*, Collection de documents inédits sur l'histoire de France.
- ROBERTSON, J. G.
- 1875 *Materials for the history of Archbishop Thomas Becket, rolls series* n° 67, vols. 1 et 2.
- ROUCHE, M.
- 1981 « Les nouveaux domaines de l'éducation », *Histoire générale de l'enseignement et de l'éducation en France*, t. 1, *Des origines à la Renaissance*, Paris, Nouvelle Librairie de France.
- SCHMITT, J-Cl.
- 1994 *Les Revenants. Les vivants et les morts dans la société médiévale*, Paris, Bibliothèque des histoires, Gallimard.
- SCHULTZ, J. A.

1991 « Medieval Adolescence : the Claim of History and the Silence of German narrative », *Speculum, a Journal of Medieval Studies*, 66, juillet, pp. 519-539.

SCORZA BARCELLONA, F.

1991 « Infanzia e martirio : la testimonianza della più antica letteratura cristiana », *Bambini santi, rappresentazioni dell'infanzia e modelli agiografici*, a cura di Anna Benvenuti Papi e Elena Giannarelli, Rosenberg et Sellier, Torino, pp. 69-76.

SIGAL, P. A.

1980 « Le vocabulaire de l'enfance et de l'adolescence dans les recueils de miracles latins des XIe et XIIe siècles, *L'Enfant au Moyen Âge, Senefiance* n° 9, publication du CUERMA, Aix-en-Provence, pp. 141-160.

STELLA, A. (dir.)

1996 *Les Dépendances au travail, Médiévales* n° 30, Saint-Denis, PUV, Printemps.

NOTES

1. On peut consulter quelques articles dans Hanawalt 1992 et ceux de Michaud-Frejaville, 1980, 1982 et 1993. On peut aussi se reporter à Stella 1996.
2. Goodich 1973, 1982 et 1989 et Bell et Weinstein 1982.
3. Voir à ce propos les judicieuses critiques de Schultz 1991 : 524.
4. Par exemple, dans les *miracula* des XIIe-XIIIe siècles que j'ai utilisés dans le cadre de ma thèse (Lett 1995 : 151) sur 284 miraculés de moins de seize ans, on compte 93 individus âgés de douze à seize ans (32,7 %) dont 31 filles. Cette proportion de deux tiers de garçons pour un tiers de filles est une constante pour tous les âges (enfants comme adultes) et ne révèle donc rien de précis sur la différence de perception de l'adolescente vis-à-vis de l'adolescent. Dans la suite de cet article, les pourcentages généraux donnés concernant les récits de miracles portent sur cet échantillon de 284 individus de moins de seize ans et de 930 miraculés adultes mis en scène dans dix recueils de *miracula* anglais et français des XIIe-XIIIe siècles.
5. Burrow 1986 : 80-92.
6. C'est à cette « jeunesse » que s'intéressent les contributions contenues dans Guinot 1994, avec en particulier un important éclairage sur le monde rural.
7. Entre un tiers et la moitié des filles de l'aristocratie de la fin du Moyen Âge se marie entre douze et quinze ans ; Herlihy 1985 : 106.
8. Comme le signale fort justement Christiane Klapisch-Zuber, « Quelles que soient leurs références symboliques ou morales, ces systèmes de représentation de la vie humaine semblent tous raisonner sur le corps viril, les activités masculines, les qualités de l'homme », Klapisch-Zuber 1990 : 288.
9. Ajuriaguerra 1979 : 104.
10. Sur 63 mentions de vocabulaire relevées qui désignent les filles âgées de douze à seize ans, on trouve 42 fois le terme *puella* et à 21 reprises le vocable *virgo* (Lett 1995 : 169).
11. Lett 1995 : 172. Remarque corroborée, pour les XIe-XIIe siècles par P. A. Sigal 1980 : 151.
12. En effet, pour les filles âgées de 0-3 ans, on rencontre 6 termes différents ; pour les 3-7 ans et les 7-12 ans, 5 termes ; les adolescents quant à eux (12-16 ans) sont désignés par

trois termes différents : *puer* (63, 4 %), *adolescens* (20, 7 %) et *juvenis* (15, 8 %) (Lett 1995 : 169).

13. Robertson 1875 : Vol. 2.

14. Guillaume de Saint-Pathus 1932.

15. Kunstmann 1973.

16. Elles sont présentées seules dans presque un tiers des cas alors que les adolescents le sont presque une fois sur deux.

17. Guillaume de Saint-Pathus 1932 : Miracle 10.

18. Robertson 1875 : Vol. 2, Livre VI, 2.

19. Robertson 1875 : Vol. 1, Livre III, 3. La traduction et le commentaire de ce texte se trouvent à la fin de ce volume.

20. Guillaume de Saint-Pathus 1932 : Miracle 56.

21. Guillaume de Saint-Pathus 1932 : Miracle 42.

22. Kunstmann 1973 : Miracle 9 et Robertson 1875 : Vol. 1, Livre III, 3.

23. Robertson 1875 : Vol. 1, Livre II, 36.

24. Guillaume de Saint-Pathus 1932 : Miracle 51. La soeur aînée se substitue parfois à la mère dans ce type de récit pour la guérison ou la sauvegarde d'un membre de la famille. Voir Lett 1993.

25. Hanawalt 1992 : 344. En revanche, selon James A. Schultz, pour les deux tiers des adolescents médiévaux ce conflit ne peut exister car beaucoup de parents sont morts avant que l'enfant arrive à l'adolescence et beaucoup d'enfants sont placés dans le cadre du *fosterage*. Donc, selon lui, au moment où cette lutte pour l'identité pourrait se produire, l'adolescent n'a plus ses parents face à lui. (Schultz 1991 : 522). Il convient, je pense, de nuancer cette généralisation car J. A. Schultz a travaillé presque uniquement sur le roman, genre qui met en scène un milieu aristocratique où la pratique du *fosterage* est effectivement largement répandue et où le héros est souvent, dès son plus jeune âge, un orphelin. Le temps de l'adolescence est alors la recherche des origines, des parents biologiques, et ne peut donc pas être le temps du conflit. L'absence de tensions entre parents et adolescents tient moins au contexte historique qu'au type de documentation utilisée.

26. Montaiglon et Raynaud 1872-1890 T. I, III.

27. *La Châtelaine de Saint-Gilles*, Montaiglon et Raynaud 1872-1890 T. I, XI.

28. Une exception notable se trouve dans le récit qui rapporte la tentative de suicide de Salerna : Robertson 1875 : Vol. 1, Livre III, 3. La traduction et le commentaire de ce texte se trouvent à la fin de ce volume,.

29. Darlington 1928 : Livre I, 34.

30. Gilles de Rome 1899 : 228.

31. Sur 29 accidents concernant les enfants âgés de douze à seize ans, on ne dénombre que trois filles. Deux accidents se déroulent à l'intérieur de la maison et provoquent des cécités et le troisième implique le puits tout proche du domicile dans lequel se jette la jeune Salerna, âgée de treize ans. Au contraire, les lieux d'invocation et de miracle des adolescents sont majoritairement à l'extérieur.

32. Marie-Thérèse Lorcin évoque, pour parler des jeunes adolescentes des fabliaux, « ces oies que l'on enferme » ; Lorcin 1979 : 87.

33. M-Th. Lorcin 1979 : 88.

34. Guillaume de Saint-Pathus 1932 : Miracle 31.

35. La Tour landry 1854 : 27. Sur les péchés relatifs à la parole, on peut se reporter au beau livre de Casagrande et Vecchio 1987.

36. Montaiglon et Raynaud 1872-1890 : T. V, CXXI.
 37. Montaiglon et Raynaud 1872-1890 : T. II, XXXI.
 38. Montaiglon et Raynaud 1872-1890 : T. I, XXII.
 39. Montaiglon et Raynaud 1872-1890 : T. VI, CXLIX.
 40. Montaiglon et Raynaud 1872-1890 : T. V, CXXI.
 41. Rouche 1981 : 420.
 42. *De la sorisete des estopes*, Montaiglon et Raynaud 1872-1890 : T. IV, CV.
 43. Jacquart et Thomasset 1985 : 155.
 44. Montaiglon et Raynaud 1872-1890 : T. II, XXXI.
 45. On retrouve ici les *topoi* des qualificatifs prêtés à la « pucelle » : dans *Gombert et des deux clercs* (Montaiglon et Raynaud 1872-1890 : T. I, XXII), elle est « cointe et bele » et dans *D'Auberée la vieille maquerelle* (Montaiglon et Raynaud 1872-1890 : T. V, CX), elle est « bele à demesure ».
 46. On rencontre le même type de description du corps de la fillette dans *De la damoisele qui n'ot parler de fotre qu'i n'aust mal au cuer* ; Montaiglon et Raynaud 1872-1890 : T. V, CXI.
 47. Montaiglon et Raynaud 1872-1890 : T. I, XXII.
 48. Michel Scot, *Liber Physionomie*, cité par Jacquart et Thomasset 1985 : 197-198.
 49. Voir en particulier l'article de F. Scorza Barcellona 1991. Les cas les plus connus sont ceux d'Agnès de Rome et de Eulalie de Mérida.
 50. Atkison 1983.
 51. Gauvard 1991 : 814.
 52. Thomas de Monmouth 1896 : Livre II, 7.
 53. Statuts synodaux d'Angers, art. 90, Pontal 1971 : 202-203.
 54. Thomas de Monmouth 1896 : Livre V, 2.
 55. Thomas de Monmouth 1896 : Livre VII, 18.
 56. Gervais de Tilbury 1992 : 112-128. Voir le commentaire dans Schmitt 1994 : 107-113.
 57. Dalarun 1991.
-

RÉSUMÉS

Aux XII^e-XIV^e siècles, l'image de l'adolescente (âgée de douze à seize ans) apparaît très contrastée. Dans les fabliaux, la jeune fille est un personnage soumis à l'autorité parentale, sans épaisseur, muet et sédentaire, objet de fantasme. Dans les récits de miracles, au contraire, c'est un personnage très positif, qui manifeste une relative autonomie dans le processus miraculeux, sublimé et sacralisé en tant que vierge. Ces contrastes de perception tiennent au type de documentation utilisé. Ils reposent sur une série d'oppositions (autonomie / dépendance, mutisme / parole pour Dieu, virginité / sensualité) qui rendent compte d'un regard de clerc sur l'adolescente très ambigu et de la nécessité, pour les hommes d'Eglise, de contrôler le corps de la jeune fille.

In the 12th-14th centuries, the image of the adolescent-girl (between twelve and sixteen years old) seems to be very contrasted. In the fabliaux, the young girl is a character submitted to her parents ; she is insipid, dumb and sedentary, a matter of phantasies. On the contrary, in the *miracula*, she is a character highly positive, she appears to be relatively autonomous during the

miraculous process, sublimated and sacred because of her virginity. These contrasts in perception may be explained by the kind of documentation used. They are based on series of opposing values (autonomy/dependence, silence/word to God, virginity/sensuality) which reveal a very ambiguous clerical look on the adolescent-girl and the necessity, for clergymen, to control the young girl's body.

AUTEUR

DIDIER LETT

Didier LETT. Agrégé d'Histoire, maître de conférences à l'université Saint-Quentin, membre du comité de rédaction de la revue *Médiévales*. A soutenu, en décembre 1995, une thèse sous la direction de Christiane Klapisch-Zuber, à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, intitulée : *Enfances, Eglise et familles dans l'Occident chrétien du milieu du XIIe siècle au début du XIVe siècle (Perceptions, pratiques et rôles narratifs)*, à paraître chez Aubier en 1997. Prépare actuellement, en collaboration avec Danièle Alexandre-Bidon, une « Histoire de l'enfant et de la famille au Moyen Age », chez Hachette, collection *La Vie quotidienne*, à paraître à la fin de l'année 1996.